

K.N. CHAUDHURI, *Trade and civilization in the Indian Ocean. An Economic history from the rise of Islam to 1750.* Cambridge University Press, 1985. xiv + 269 p., 18 cartes, 23 pl., index.

Connu par ses travaux sur l'East India Company aux XVII^e et XVIII^e siècles, K.N. Chaudhuri rencontra Braudel et fut touché par la grâce. L'histoire asiatique n'est pas le fort de Braudel (p. 250 : « his detailed statements of fact or even his interpretations may strike (...) as slightly odd or out of place »). D'où l'idée de traiter d'elle en s'inspirant de lui. K.A. Chaudhuri a fait de l'Océan Indien sa Méditerranée. Un Akbar eût pu être son Philippe II. Mais il a préféré les délices de la longue durée : onze siècles, abordés dans une série de cours professés à l'Université de Londres, puis dans ce livre, en dix chapitres répartis sous deux chapeaux : « General problems and historical events » et « Structure and la longue durée ».

L'idée est excellente d'avoir voulu prendre une saisie globale du versant « indien » de l'Islam, trop souvent encore regardé du seul côté de l'Orient méditerranéen. Au fil des pages, et notamment sur les époques familières à l'auteur, on glanera nombre de données extraites d'ouvrages divers et parfois négligés, qu'en cadre une illustration agréable. Le lecteur pourra en recomposer sa propre réflexion. Celle de K.N. Chaudhuri est, hélas, mal ordonnée.

Assimiler un millénaire était beaucoup, que dire de l'espace géographique : Chine tout entière et Asie centrale englobées dans l'aire maritime de l'Océan Indien ! Il est vrai que de l'Insulinde n'est gardé que Sumatra ; et de l'aire irano-anatolienne exclue la petite région caspienne (cf. p. 10), — par quel soin ? Ses liens avec l'Inde ont pourtant été marqués. L'embrasement d'une étendue de temps et de lieu si démesurée conduit inexorablement, quelque qualité qu'on ait, à accumuler résumés insipides et notations mal liées, au détriment de la perspective historique. D'une page sur les marchands Karimi on saute à la marine des Ming (p. 59-60), sans une parcelle d'idée neuve sur l'une ou l'autre question. La section sur « les attitudes sociales devant la mer » se réduit à quelques exemples (p. 122-124), qui ne touchent pas le sujet à fond, et rien n'est dit des interdits hindouistes. Là où il est question des réseaux terrestres (ch. 8), le cas-type, celui de Qandahar, enjeu disputé entre Safavides et Moghols, n'est pas évoqué. Le grand problème des phases de la colonisation islamique dans les pays de l'Océan Indien n'est pas perçu. Trop longue ou trop courte, la bibliographie est mal choisie (ni André Raymond, ni *Mare luso-indicum*). Un coup d'œil aux cartes est révélateur. Ainsi, p. 174, « Patterns of urbanization in the Indian Ocean 650-1500 », projection a-temporelle, donc insignifiante, et déparée d'omissions. Ni Ispahan, ni Tabriz, ni Alep, Astarābād gros comme Damas, entre VIII^e siècle et XV^e *Bagdad ne varietur*, etc.

Trop important par son thème pour qu'on le passe sous silence, l'essai manqué de K.N. Chaudhuri est victime d'une erreur d'appréciation des difficultés d'un sujet capital, complexe, et sans doute pas encore mûr. Il convient de l'aborder par des voies d'approche bien circonscrites. On signalera à cet égard, d'une volée plus modeste, et bien qu'il repose sur des sources occidentales trop exclusivement, le livre de Ahsan Jan Qaisar, *The Indian response to European technology and culture (A.D. 1498-1707)*, Delhi, 1982, qui fournira maintes suggestions à ceux qu'intéresse l'histoire comparée de l'aire indo-islamique ou celle des relations entre Europe et Orient.

Jean AUBIN
(E.P.H.E., Paris)

Jeanne VIDAL, *Quand on brûlait les morisques, 1544-1621*, préface de Louis Cardaillac.
Nîmes, Impr. Barnier, 1986. In-8°, 269 p.

A travers les minutes des procès conservées dans les archives de l'Inquisition à Madrid et à Cuenca, Mme Jeanne Vidal a étudié la vie et les tentatives de survie d'une minorité religieuse, entre l'époque où la libéralité promise disparaît, et celle où, faute de « coupables », puisque la plupart de ceux-ci sont expulsés, on revient à une certaine libéralité. L'auteur nous présente donc à la fois la répression lancée par l'Inquisition contre les morisques et la résistance de ces derniers à toute tentative d'assimilation afin de conserver leur identité.

Les communautés morisques en Espagne, cette permanence de l'Islam après la « Reconquista », trouvèrent tout d'abord des alliés dans l'aristocratie foncière, que ce soit en Aragon ou à Valence, régions qui font l'objet de cet ouvrage; mais à partir de 1559 cet appui cessa car le Saint Office contrôla villes et bourgs ruraux. Après 1582, la résistance de ces nouveaux chrétiens se traduisit par des contre-rites, qu'il s'agisse de baptêmes, de cérémonies de mariage ou de rites funéraires. La résistance quotidienne de ces persécutés était soutenue par des chefs spirituels, les Alfaquis et les « Dogmatistas », qui maintenaient la foi et les coutumes coraniques.

Curieusement les morisques s'allierent aux protestants français : ces deux minorités religieuses avaient un ennemi commun, le Catholicisme; certains morisques préférèrent quitter leur patrie d'origine et gagner soit le Maghreb, soit des provinces ottomanes. Certains groupes résistèrent même par les armes à l'Inquisition, comme à Belchite dans la province de Grenade et la révolte des Apujarras en 1568.

L'Inquisition s'était donné les moyens de sévir contre ces « faux » chrétiens : tournées dans l'ensemble du territoire espagnol divisé en districts, appel aux témoignages, et à partir de 1584 usage de la torture pour obtenir d'un futur condamné à mort la dénonciation de parents ou d'amis. Après l'expulsion de 1609-1610, la *Suprema* tenta plutôt de convertir réellement ceux qui avaient pu rester sur place, on était revenu à une situation plus tolérante.

Dans les divers procès des morisques « relajados » (remis au bras séculier afin d'être brûlés), on distinguait les « relajados en persona » et les « relajados en estatua » (ceux en fuite ou défunt), ces derniers étant la grande majorité; tous voyaient leurs biens saisis.

Il faut noter, et l'auteur insiste sur ce point, que les condamnations effectives au bûcher étaient rares : 2,53 % de toutes les peines prononcées par les Inquisiteurs à l'égard des morisques pendant la période et dans l'aire géographique étudiées. En annexe, Mme J.V. nous donne la liste de tous les condamnés en personne ou en effigie, avec leur lieu d'origine. Tout au long de son étude les exemples se succèdent et les procès utilisés sont analysés minutieusement, un peu trop peut-être, car cela rompt le fil du récit. La bibliographie et les sources d'archives sont fort bien indiquées, mais il est dommage qu'un index alphabétique des lieux et des personnes ne les accompagne pas. Légères critiques pour un ouvrage de référence excellent et très scientifiquement documenté.

Chantal de LA VÉRONNE
(C.N.R.S., Paris)